

Gérard Gavarry

Éros acharné

Roman



Extrait de la publication

Éros acharné

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GENRE DES DAMES, roman, 1984

LA VILLE DE PARIS, 1987

QUARANTAINE, roman, 1990

ALLADA, récit, 1993

ŶoŶo, roman, 1993 (première édition, Hachette/P.O.L, 1982)

HOP LÀ! UN DEUX TROIS, roman, 2001

FAÇON D'UN ROMAN, essai, 2003

Chez d'autres éditeurs

LA BARBACANE, roman (en collaboration avec Michel Bézard),
Gallimard, 1968

Gérard Gavarry

Éros acharné

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-181-0
www.pol-editeur.fr

ACHARNER v. tr. – 1170; de 1. *a-*, et anc. franç. *charn* « chair ».

1. (Chasse). Vx. Donner le goût de la chair à (des chiens, des oiseaux de chasse). Lancer (un chien, un oiseau de chasse) à la poursuite du gibier. *On acharnait le faucon sur sa proie, au début de la chasse au lièvre.*

2. (XIV^e). Fig. Vx. Rendre acharné; exciter contre. *Acharner le taureau contre les chevaux dans une corrida.*

Le premier sang versé rend sa fureur plus forte;

Il l'amorce, il l'acharne [...] CORNEILLE, *Nicomède*, V, 4.

3. Fig. Vx. Exciter l'appétit sexuel de (qqn). On les leurre (*les femmes*), en somme, et acharne par tous moyens; nous échauffons et incitons leur imagination sans cesse. MONTAIGNE, *Essais*, III, 5.

(*Le Robert*)

1. APPROCHES, ACCROCHES

1.01

Deux fois deux rangées de fauteuils avaient été installées dans les jardins du Palazzo, de part et d'autre d'une longue estrade sur laquelle, défilant en rythme, des jeunes filles présentaient avec grâce une collection nouvelle de prêt-à-porter féminin. À son extrémité ouest, l'estrade s'élargissait en un spacieux plateau qu'un jeu de paravents dissimulait au public et où s'affairait, sous le regard sévère du couturier en personne, une bruissante équipe d'habilleuses, de maquilleuses, de coiffeuses et de retoucheuses à l'agilité de qui les mannequins devaient leurs continuelles métamorphoses. Un grand désordre d'étoffes encombrait ces coulisses à ciel ouvert. Les corps s'y côtoyaient, diversement vêtus ou dévêtus, certains même absolument nus entre cou et chevilles. Et moi parmi eux je circulais, l'œil en chasse; ou arrêté devant tel entrecuisse que j'avais finalement choisi pour cible, les deux genoux au sol, le dos cambré à

l'extrême et les bras semi-tendus devant moi pour tenir à juste distance l'appareil, je prenais photo sur photo.

J'avais résolu de toujours cadrer très serré le motif, mais aussi de systématiquement le décentrer pour lui juxtaposer dans l'image, en un contraste brutal du proche et du lointain, l'une ou l'autre partie du parc. Tantôt ce serait la bâtisse même du Palazzo ou celle de son annexe, tantôt le terrain de tennis avec son enceinte grillagée, tantôt encore le labyrinthe de verdure, ou le gymnase, ou le vieux figuier banyan, voire au-delà du parc proprement dit les dunes, dont le relief masquait le rivage et le débarcadère, puis entre dunes et ciel, enfin, la silhouette familière de l'île aux charniers flottant sur l'océan.

Mais j'allais bientôt renoncer à ces photos-là pour d'autres.

En cachette du couturier, une des filles s'était autorisé une pause et téléphonait. Recouvert par la même main qui l'appuyait contre l'oreille, le portable qu'utilisait la fille restait invisible. On en devinait néanmoins la présence, et dès que j'eus compris ce qui se passait j'entrepris de faire discrètement quelques clichés de cette scène clandestine. Je cadrerai large, cette fois, voulant saisir la fille au téléphone en ce qu'elle avait d'archi-nue. Car seulement habillée, à cet instant, de socquettes jaune fluo, de lunettes noires remontées sur le front et d'une pilosité naturelle réduite au minimum, elle était en outre si absorbée par sa conversation à distance qu'elle semblait

totale­ment oubli­euse du con­texte local ain­si que de son propre corps, a for­ti­ori de son en­tre­cui­sse, le­quel du coup se trou­vait com­me aban­don­né, es­seulé dans l'arène du vi­si­ble et liv­ré aux con­voi­ti­ses les plus fé­ro­ces, en tout cas sans dé­fense contre l'ap­pro­che désin­vol­te de l'ob­jectif pho­to­gra­phique.

Alors je sen­tis ton re­gard. Il s'at­tar­dait avec in­té­rêt sur le double ma­nège qu'il ve­nait de sur­pren­dre, de la fille té­lé­pho­nant, de moi la pho­to­gra­phiant. Je ne t'ava­is pas spé­cia­le­ment re­mar­quée jus­que­là. Pour­tant, entre toutes les filles réu­nies sur le pla­teau je de­vina­i aus­sitôt la­quelle tu éta­is ; et si je finis par tour­ner la tête vers toi, ce fut moins pour vé­ri­fier mon in­tu­ition que pour te sig­ni­fier que je t'ava­is re­con­nue sans te voir.

1.02

Le Palazzo avait bien fait les choses. Pour honorer le chanteur et clore en beauté sa tournée triomphale, champagne ni canapés, sodas, jus de fruits ni petits-fours ne manquaient sous les lustres monumentaux de la salle des fêtes. On portait tenue de gala malgré la touffeur de saison et les déficiences chroniques de la clim, et tandis que les gardes postés dehors exhibaient leurs treillis et leurs armes, les officiers qu'on croisait parmi les invités étaient tous en civil, ce qui conformément aux fermes recommandations du protocole plaçait la soirée sous le signe exclusif des muses et de la douceur des mœurs.

Cela n'empêchait pas les intrigues.

Ainsi trois filles draguaient le héros de la fête, assez complices pour mener de concert l'opération et, probablement, pouvoir envisager entre elles toute espèce de partage. Or ces filles, notoires mangeuses d'hommes, étaient également réputées d'une telle

insouciance en matière de préservation sanitaire qu'en basse ville comme en haut lieu on les tenait pour un danger public. Le chanteur n'en paraissait pas moins sensible aux charmes déployés pour lui. Moi-même, je me sentais de l'inclination pour la plus grande du trio – justement celle, me sembla-t-il, par qui le chanteur était sollicité de la façon la moins pressante : j'avais peut-être ma chance!... Mais serait-ce une chance, vraiment? Ne devais-je pas plutôt souhaiter que, vanité de mâle ou lubie de star, le chanteur fasse le difficile et exige l'indivisibilité du groupe?...

Tu connaissais le chanteur. Tu connaissais aussi les trois filles, ou tu fis comme si. Toujours est-il que tu vins aggraver considérablement mon embarras : « Vous voulez que je vous présente? »

1.03

Des bruits couraient en ville, tant sur sa vie passée que sur ses activités du moment. Il avait fréquenté des gens louches, en fréquentait encore et trahison, parjure, vente de femmes ou mort d'homme, tout lui était bon pour un contrat juteux. La rumeur, toutefois, n'émouvait guère le Palazzo, qui continuait d'ouvrir au riche entrepreneur ses salons les plus officiels comme ses plus secrets et plus puissants bureaux.

Je me félicitais quant à moi d'être de ses intimes, profitant des largesses dont il savait me combler avec beaucoup de tact. Chaque fois, notamment, qu'il avait à séjourner hors du pays, sous prétexte de ne pas laisser les lieux trop longtemps privés d'âme il me demandait comme un service d'occuper sa villa et d'en utiliser les luxueux équipements.

Je pus ainsi t'y inviter.

La villa t'emballa, particulièrement le living à deux niveaux avec l'aquarium aux poulpes. La piscine, aussi

– tu te lamentas de ne pas avoir apporté de maillot. Puis dans la chambre qui était provisoirement la mienne, tu regardas longuement le mur écran sur lequel apparaissaient au choix les images de la vidéosurveillance ou celles de divers clips animaliers. Mais le clou fut la salle de bains. Tu t’y émerveillais de tout, examinant, humant, touchant et pour un rien virevoltant dans un tourbillon euphorique. J’attendais le moment où tu t’étonnerais de l’absence de miroirs. Et comme alors je te montrai qu’un effleurement digital suffisait pour rendre les quatre murs et le plafond parfaitement réfléchissants, tu en restas béate, l’œil ébloui par le prodige de tant d’images.

– Ah là lààà! faisais-tu, radieuse et une main sur le sein pour éviter de suffoquer.

Ton émotion changea de nature à l’annonce que j’allais, d’un nouvel effleurement, ajouter aux reflets précédents ceux du sol. On aurait dit, vraiment, que cette perspective t’horrifiait, même si dessous la protestation que tu fis aussitôt entendre perçait une pointe d’hilarité. Tu avais joint tout du long les deux jambes et resserrais au maximum ta jupe autour des cuisses, cependant que d’une voix altérée – élévation dans les aigus, accélération du débit, écourtement du souffle – tu me conjurais de ne pas faire ça.

1.04

La balade nous avait menés dans la vieille ville et comme nous remontions une ruelle du quartier des parfumeurs, reconnaissant soudain certaine boutique tu avais voulu y entrer.

Il s'y vendait, m'expliquas-tu, un talc parfumé rarissime, que tu adorais et qui n'avait que l'inconvénient d'être un produit pour homme.

Je m'étais étonné. Pour homme et alors, cela suffisait-il à en interdire absolument l'usage aux femmes ?

Selon toi, la chimie l'interdisait en effet, absolument – la subtile réactivité des parfums, la spécificité générique des épidermes...

Admettant mon ignorance et ne demandant qu'à être instruit, j'avais testé le talc en question. J'en avais trouvé l'odeur agréable, assurément. Rien à voir pourtant avec l'extase où elle te plongeait toi. Tête en arrière, bouche bée, regard au ciel, paraissant lutter pour ne pas

exercer une pression trop forte tu tenais posée sur le front une main grande ouverte, aux doigts tétanisés, raides et arqués à l'envers.

Là-dessus, deux semaines avaient passé. Je t'avais proposé une partie de tennis sur le terrain du Palazzo et dans cette perspective, ayant entre-temps acheté une boîte du fameux talc, je m'en étais saupoudré de la tête aux pieds, parfumant aussi, pour faire bonne mesure, chaque pièce de ma tenue de sport et jusqu'à l'intérieur de mes souples et pneumatiques chaussures de cuir blanc. Tu ne remarquas rien. J'avais beau saisir les moindres occasions de rapprochement physique, tenir compte même du sens du vent lorsque, marquant une pause, nous prenions le temps de nous désaltérer tout en bavardant, rien.

Notre match s'acheva – ou fut-il interrompu prématurément par ma prétendue lassitude?... Afin d'y profiter des douches, nous prîmes la direction du gymnase. J'avais mal volleyé, mal servi, le plan talc avait échoué, qui plus est une ancienne douleur au genou se rappelait à mon souvenir. Amer, je me taisais et pour comble, quand tu mis fin à ton propre silence ce fut pour me reprocher le peu d'attention que je portais à ta personne.

Aurais-je donc dû, moi, remarquer quelque chose?!... Tes ongles vernis? Tes cheveux raccourcis? Quelque mèche teinte? Une nouvelle tenue, ou dans ta tenue habituelle un détail inédit?...

Tu refusais de répondre – « Trop tard à présent ». Mais démentant aussitôt ta bouderie, tu te lanças

avec entrain dans une série de pas sautillants qui te donnèrent sur moi plusieurs mètres d'avance, en même temps qu'ils mirent en valeur ton petit haut marbré gris rose et ta jupette. Puis d'un coup t'arrêtant, pivotant vers moi et esquissant le même geste qui m'avait tellement frappé quinze jours plus tôt : « Vous savez, je l'ai senti ! »

Achévé d'imprimer en février 2007
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1978
N° d'édition : 148678
N° d'imprimeur : 07XXXX
Dépôt légal : mars 2007

Imprimé en France



Gérard Gavarry
Éros acharné

Cette édition électronique du livre
Éros acharné de Gérard Gavarry
a été réalisée le 19 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en février 2007 (ISBN : 9782846821810)
Code Sodis : N42034 - ISBN : 9782818003077